

Livre

Alexandre Jollien passe à confesse

Dans «La sagesse espiègle», le philosophe confie comment il a perdu pied face à une dépendance affective, et comment il en est sorti. Entretien

Caroline Rieder Texte
Florian Cella Photo

Alexandre Jollien va bien. Très bien même. Dans l'appartement lausannois qu'il partage avec sa femme, Corine, et leurs trois enfants, Victorine, Augustin et Céleste, il sourit, posé dans un fauteuil. Autour de lui, des livres, des portraits et des bustes de philosophes, mais aussi des jouets d'enfants. Rien dans son attitude ne laisse supposer ce qu'il a traversé et qu'il raconte dans «La sagesse espiègle». À part peut-être une légère inquiétude avant la sortie, début octobre, de ce livre surprenant et touchant où il se dévoile énormément. Un ouvrage courageux qu'il a, comme à son habitude, dicté à sa femme, mais dont ses amis ne connaissent pas encore le contenu.

Dans une forme alternant chapitres théoriques et fragments du carnet de route qu'il tenait alors, le philosophe de 42 ans raconte sans détour sa fascination pour Léonard, un camionneur «fort, beau et insouciant» qui lui a envoyé un skype un jour. Suivent la dépendance affective, l'attente fébrile des rendez-vous en webcam, le «désespoir sans fond» que la situation - qui vire en addiction sévère - a provoqué en lui. Et comment il a pu s'échapper de la cage des passions tristes ou cheminier vers la «grande santé». Un concept qu'il emprunte à Nietzsche et qui désigne le fait d'aller mieux non pas en surface, mais dans ce que l'être a de plus intime. L'auteur a reçu pour cela l'aide de ses compagnons au long cours des philosophes ou du maître bouddhiste

Chögyam Trungpa, de ses proches, mais aussi d'autres soutiens plus inattendus. Il s'en explique volontiers, choisissant toutefois de ne pas clarifier les questions intimes qui se posent. «Car l'intimité est l'affaire de chacun.»

Vous qui êtes formé à la philosophie, qui avez médité durant trois ans en Corée, vous expliquez avoir totalement perdu pied. Comment est-ce possible?

J'ai été le premier surpris de me retrouver face à un désir, à un attachement que ni la raison ni la volonté n'ont pu contrôler. J'ai donc préféré considérer ce qui m'arrivait comme un laboratoire pour comprendre comment s'en sortir. Car un philosophe par définition n'est pas un sage, mais quelqu'un qui cherche la sagesse sans avoir forcément réglé tous ses problèmes.

Pourquoi avoir voulu rendre public un épisode aussi intime?

Ce qui est douloureux dans ce genre de cas, c'est que ça oblige à une vie clandestine. D'un côté j'allais donner des conférences sur la sagesse, de l'autre j'étais en crise. Je le vivais comme une hypocrisie. Ce livre a pour vocation de dédramatiser, déculpabiliser, en faisant le pari qu'on peut confesser ce type d'emprise que quelqu'un peut avoir sur vous sans qu'on vous lance des pierres ou qu'on vous enferme dans les vieilles catégories. Paradoxalement, je me suis penché sur moi par humilité, car je ne me sentais pas le droit de traiter le sujet de l'extérieur. Pour moi ç'aurait été beaucoup plus facile, mais j'ai senti que je devais raconter ce qui m'était



arrivé, pour donner un espoir aux gens qui souffrent de dépendance affective.

Vous avez pu compter sur le soutien sans faille de votre épouse. Elle vous a même dissuadé lorsque vous vouliez édulcorer le propos...

Oui, je lui ai dit tout de suite ce qui m'arrivait. Je n'ai pas de secret pour elle. Tout le monde n'a pas le privilège d'être soutenu à ce point. J'ai aussi voulu montrer dans ce livre qu'avec la solidarité on peut s'en sortir.

Vous dites avoir finalement compris pourquoi cela vous est arrivé?

Oui. Il y a d'abord le manque d'affection masculine dont j'ai souffert, enfant (*ndlr: né avec une infirmité motrice cérébrale, il a vécu de 3 à 20 ans dans une institution spécialisée*). Puis une fascination pour ce corps parfait que je n'ai pas, qui est l'aise, beau, léger.

Vous évoquez aussi ce que vous appelez «l'orthopédie mentale»...

En Corée, j'ai sollicité la méditation de manière forcée. En rentrant, j'ai retrouvé un certain chaos émotionnel et affectif et j'ai perdu pied. Paradoxalement, l'épreuve que j'ai vécue m'a plus libéré de ce que j'avais encore à régler avec mon passé que l'ascèse.

Pour vous sortir de ce qui était devenu une addiction, vous entrez en contact avec d'autres hommes. En quoi cela a-t-il aidé?

J'étais complètement perdu, démuné et sans ressources malgré toute la philosophie. Quand on va mal, je ne crois pas que la lecture d'Épictète ou de Spinoza aident à sortir d'une crise aiguë, même si sur le long terme c'est efficace. J'ai été beaucoup aidé par un addictologue et un ami, Pierre Constantin, qui m'a guidé

vers la thérapie par l'action. Après avoir plus ou moins compris les causes de cette dépendance affective, l'idée était de sortir de là. J'ai emprunté des chemins particuliers, d'abord par les webcams où j'étais en contact avec d'autres hommes. Après j'ai été amené à croiser des escorts pour passer le monopole, si je puis dire.

Vous incitez à ne pas juger, mais la méthode surprend. Jusqu'ou aller pour combattre la dépendance?

J'insiste dans le livre en disant que cette voie peu orthodoxe n'est pas à imiter. D'ailleurs éthiquement, je ne recommande pas ce genre de pratiques. C'est ce que j'ai trouvé avec les moines du bord et j'aurais préféré m'en tirer autrement. Ce qui importe, c'est de déceler assez tôt les signaux qui montrent qu'on est en perdition de soi.

Repéré pour vous

Une création sinon rien

C'est un monument de la musique classique que l'Ensemble vocal de Lausanne de Daniel Reuss défend ce soir à la cathédrale de Lausanne, avec le concours de l'OCL et trois solistes de renom.



Berit Norbakken Solset, soprano, Thomas Walker, ténor, et André Morsch, baryton-basse. Dans «Die Schöpfung» («La Création», de Joseph Haydn, les trois solistes représentent trois anges qui racontent et commentent les six jours de la création du monde selon la Genèse, du chaos initial (phénoménale ouverture)

Lausanne, cathédrale
Me 26 septembre (20 h)
Rens: monbillet.ch
www.evl.ch

Pour cela, vous appelez de vos vœux une «poli-clinique de l'âme»?

Oui, un endroit qui assure la prise en charge globale de l'être. Moi je ne savais pas où aller avec mon problème. Des psychiatres j'en ai vu, mais ils n'avaient que des médicaments à proposer. L'idée de la poli-clinique, c'est de rester ouverts et disponibles aux autres. L'idée aussi que la vie peut nous soigner et nous soigne parfois à travers des personnes qu'on n'aurait pas imaginées, comme ces hommes avec qui j'ai parlé lors des webcams, ou d'autres considérées comme marginales.

Et qu'en est-il de la «sagesse espiègle»?

La sagesse espiègle, c'est faire avec le chaos, et ne pas s'en attrister, se considérer avec indulgence, rire de soi aussi. Car plutôt que de bonheur, je préfère parler de joie, ça me

paraît plus humble et plus compatible avec les hauts et les bas de l'existence.

Vous dites de ce livre qu'il est un «inventaire avant liquidation»?

J'ai envie, à l'avenir, d'écrire sur autre chose que sur ma petite personne. J'aimerais rencontrer des gens à la marge comme les toxicomanes, prisonniers, prostituées et les interroger sur la sagesse pour décaler un enseignement.



«La sagesse espiègle»
Alexandre Jollien
Éd. Gallimard, 220 p.

À Lausanne, le 2.21 invite les «vieux briscards» sur scène pour célébrer son 25^e anniversaire

Scène

La salle s'affranchit de la dénomination de «théâtre» pour mieux affirmer la diversité de sa programmation. À l'heure de fêter un quart de siècle, son équipe revient sur son histoire et évoque son avenir

Niché au No 10 de la rue de l'Industrie, à Lausanne, le 2.21 en a vu défiler, des artistes, ces vingt-cinq dernières années. À l'heure de célébrer son quart de siècle, la salle conviera les vieux briscards qui ont marqué les lieux à fêter la belle longévité d'une association qui perdure malgré les difficultés surgies de tous bords et, surtout, les éternels tracas financiers. Le capitaine Michel Sauser et son équipe nous reçoivent sur la terrasse de la cuisine, là où les artistes et techniciens se sustentent ou siroient un café entre deux séances de montage ou de répété.

Le credo du 2.21? Offrir un lieu convivial, multiplier les genres et les styles, cultiver un côté artisanal, qui carbure aux coups de cœur. D'ailleurs la salle vient de s'affranchir de la dénomination de «théâtre» pour mieux affirmer sa diversité. «Nous devons à tout prix préserver cette identité», souligne Michel Sauser. Ça fonctionne depuis vingt-cinq ans, ça tourne, c'est acquis. Mais nous sommes dans un combat perpétuel. Chaque année, nous demandons davantage d'argent, mais nous restons dans le statu quo.»

Prise de risque
Le 2.21 doit aussi composer avec les velléités politiques. En février dernier, le syndic Grégoire Junod annonçait dans nos colonnes son intention: «Créer, au Vallon, un centre d'art scénique avec plusieurs plateaux mutualisés. Cela ferait sens du point de vue des équilibres esthétiques, afin de gagner en cohérence et de proposer une offre qui accompagne la très belle dynamique du TKM.» L'équipe marche sur des œufs, les relations avec son voisin, le Pulloff, n'étant pas au beau fixe. Dans un registre plus terre à terre mais tout aussi épineux, l'entretien du bâtiment représente un enjeu de taille. «Prendre soin de ces murs, qui sont protégés, représente une grande partie de notre travail», assure Michel Sauser. Rappelons qu'un incendie avait partiellement détruit la salle en 2003. L'espace aménagé pendant les travaux de reconstruction est resté sous la forme de café-théâtre fort apprécié des artistes et du public.

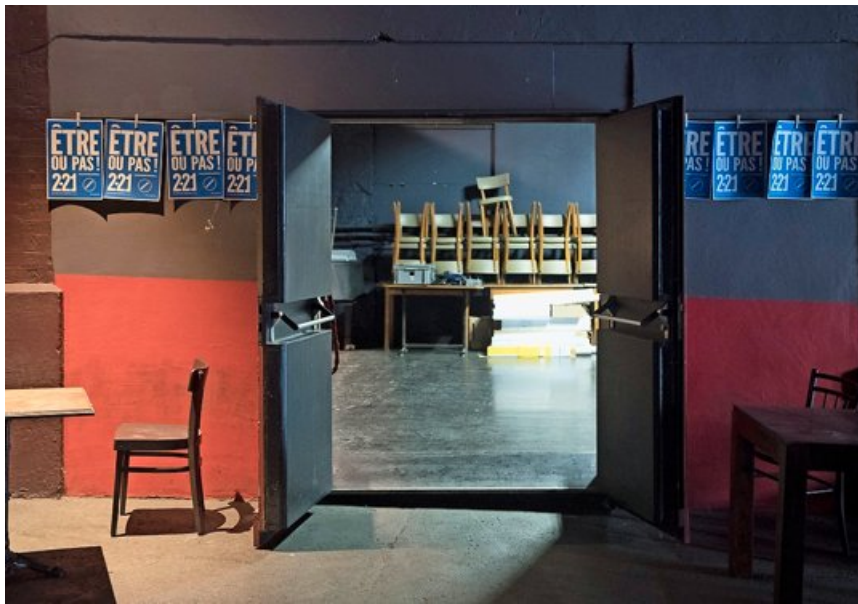
Malgré les écueils, la passion perdure. «L'un de nos critères de sélection, c'est l'envie des artistes de créer ici», reprend Michel Sauser. Le lieu le leur rend bien, comme le souligne Julien Barroche, administrateur: «On va contre le mouvement de ne programmer une pièce que quatre soirs. On part de l'idée qu'un spectacle se développe. Les créations, c'est quinze dates. Pour les accueils, dès six dates. Bien

parait plus humble et plus compatible avec les hauts et les bas de l'existence.

À Ballens, le maître verrier Michel Delanoë n'est pas transparent

Exposition Restaurateur et créateur de vitraux ici et ailleurs, l'artiste travaille aussi le verre en alchimiste dans son atelier de Palézieux

La ligne de vie est là, fluide, plissée, griffure ou même infiltrée dans le verre. Mais celle qui rassure quand on s'y tient, cette ligne qui peut à l'inverse brider lorsqu'elle s'impose, s'est défilée. À Ballens, dans les espaces de la Galerie Edouard Roch, les idées fusent et les propositions éclatent dans tous les sens. Abstraites. Concrètes. Sensuelles. Même surréalistes. Et si le regard aurait sou-



Niché à la rue de l'Industrie, à Lausanne, le 2.21 dispose de deux salles de spectacle. La seconde a été aménagée en 2003. FLORIAN CELLA

sûr, les jauges restent petites, mais on prend tout de même un risque.»

Le menu de cette saison jubilé sera à l'image du 2.21: bigarré, culotté, marqué par une tendresse pour le texte. Alors,

7500

Le nombre de spectateurs de la saison 2017-2018, soit un taux de remplissage de la salle de 70%

qui sont ces vieux briscards (pas forcément âgés) invités à souffler les bougies? Imposable d'être exhaustif! On citera la Cie Pied de Biche, qui ouvre les yeux avec sa nouvelle création, «Abasia - périple en pays chagrin» (*lire encadré*). Arthur Beson, lui, présentera un poème sonore,

«Le dernier rempart» (15-27 janv. 2019), tandis que Fabrice Gogerat («aussi follo qu'intello», selon Michel Sauser) tissera une pièce inspirée du massacre d'Orlando (12-24 fév.). Autre Lascar du 2.21, Benjamin Knobill parrainera Giulia Belet, jeune poussie issue des Teintureries, dans sa relecture de «La maison de Bernarda Alba» de Federico Garcia Lorca (30 nov.-16 déc.).

La philosophie du 2.21 dépasse ses murs. Le théâtre s'inscrit dans un quartier vivant, polymorphe, sémillant. «Le festival Ô Vallon est la manifestation la plus visible de ce que nous faisons en souterrain depuis vingt-cinq ans, rappelle Michel Sauser, mais la manifestation ne dure que trois semaines. Notre rêve serait de créer un Ô Vallon perpétuel!»

Natacha Rossel
Programme complet sur www.theatre221.ch

Critique

Périple au cœur de la dépression

Difficile d'aborder le thème délicat de la dépression sans s'enliser dans une fresque sombre et pétrée de torpeur. La Cie Pied de Biche s'y risque dans «Abasia - périple en pays chagrin», fraîchement créé au Casino-Théâtre de Rolle et à l'affiche du 2.21 jusqu'à dimanche. Émaillé de moments de grâce, tendres, drôles ou simplement touchants, le spectacle ne parvient pas à s'arracher tout à fait au marasme arrimé à la maladie. À l'inverse, le risque aurait été de frôler le potache en voulant badiner pour exorciser. Subtil équilibre à trouver...

Imaginé par Nicolas Yazgi, ce conte pour adultes nous entraîne dans l'esprit élégiaque d'Aegon (Philippe

Chosson, vibrant). Avatar de son inconscient, la marionnette habilement manipulée par Frédéric Ozier investive d'un «Ducon» le psy qui gave son patient de médicaments. Las, Aegon décide de les avaler d'un coup, ces fichues pilules. De son lit d'hôpital, il sera aspiré dans un entre-deux mondes peuplé d'autres cabossés de la vie. Ensemble, ils inspirent, expirant, expriment en séance de thérapie, réinventent des rituels de guérison, se confrontent ou se réconfortent. Reste que l'ensemble souffre de lourdeurs et peine à dépasser certains poncifs de la dépression. Au final, même si Aegon choisit de vivre, l'espoir reste infime: «On y va, on essaie?» **N.R.**

Le Festival DécouvRire sait flairer les têtes d'affiche

Humour Le rendez-vous de Saint-Prex, dès jeudi, mise sur une relève souvent douée

Un festival d'humour? On imagine volontiers une grosse machine, avec des limousines et des loges VIP pour les stars du rire. À Saint-Prex, Francine Rochat multiplie les rôles telle une bonne fée qui réalise tous les souhaits. À la veille de la 11^e édition du Festival DécouvRire - à la salle du Vieux-Moulin du 27 au 29 septembre -, elle est un peu l'Arturo Brachetti de l'organisation, enfant le costume de programmatrice, de colleuse d'affiches ou de chargée d'accueil des

artistes. «J'essaie juste de me garder du temps pour assister aux spectacles et tout de même savoir ce qui s'est passé dans «ma» salle provisoire.» Visage désormais bien connu des salles régionales, elle s'est mise en tête d'offrir une scène aux talents dans une région où Beausobre ratisse large dans un autre registre, celui de «l'après», quand le succès se pointe déjà au rendez-vous.

Francine Rochat, qui n'est pas du genre à surjouer, égraine tout de même avec fierté des noms comme Gaspar Proust, Laura Laune, Marina Rollman, Jeanfi Janssens (qui a depuis intégré les Grosses Têtes de RTL) ou encore Vincent Dedienne, retenu à Beau-

sobre cette saison. «Le drame, confie-t-elle en souriant, c'est qu'entre le moment où je les programme et le jour du festival, mes humoristes percent! Ils se font souvent connaître avant d'arriver à Saint-Prex. C'est le cas cette année de Simon Romang (*ndlr: qui se produira samedi*), que j'ai vu dans une toute petite salle avec quelques spectateurs il y a plus d'un an et qui est demandé un peu partout aujourd'hui.» La preuve que cette passionnée de théâtre et d'humour a le nez, mais aussi le sens du contact.

«Le gros du travail se fait au Festival d'Avignon, où il y a beaucoup de pépites qui ne demandent qu'à être découvertes. Depuis le

temps, j'ai tissé un joli lien avec d'autres organisateurs en France et en Belgique, je suis membre de plusieurs jurys notamment. Nous parlons beaucoup entre nous.» Selon la formule, quatre artistes se succèdent chaque soir, suisses ou francophones. Quel serait son coup de cœur? «Je pense au tout jeune Bruno, qui fait partie du «trio suisse». Il correspond bien à mon envie de mettre en avant les humoristes suisses romands. Mais sincèrement, je tiens à dire que tous les artistes sont de très grande qualité cette année.» **C.JOT.**

Saint-Prex, Salle du Vieux-Moulin
Du je 27 au di 29 septembre
www.decouvrire.ch